

MORTON, Desmond, *Canada and War — A Military and Political History*. Toronto, Butterworths, 1981, 228 p. (Série : Canadian Political Issues in their Historical Perspectives). 12,95 \$.

Jean Pariseau

Volume 36, numéro 4, mars 1983

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304104ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304104ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pariseau, J. (1983). Compte rendu de [MORTON, Desmond, *Canada and War — A Military and Political History*. Toronto, Butterworths, 1981, 228 p. (Série : Canadian Political Issues in their Historical Perspectives). 12,95 \$.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 36(4), 595–597.  
<https://doi.org/10.7202/304104ar>

MORTON, Desmond, *Canada and War. — A Military and Political History*. Toronto, Butterworths, 1981, 228 p. (Série: Canadian Political Issues in their Historical Perspectives). 12.95 \$

Cette étude très étoffée du professeur Morton est le produit d'une série de cours du même nom, qu'il donne depuis déjà quelques années à l'Université de Toronto. C'est aussi le travail d'un spécialiste en histoire politique, militaire et des travailleurs. Le texte est divisé en huit chapitres chronologiques: a) La défense et le nouveau Dominion; b) L'impérialisme et le nationalisme; c) La Grande Guerre; d) La longue trêve; e) La

guerre totale au Canada; f) La guerre limitée outre-mer; g) Le Canada et la guerre froide; h) L'unification et la détente. Comme l'auteur ne débute qu'à la Confédération, on n'y retrouve rien sur les guerres durant les Régimes français et britannique. Et même s'il concentre son attention sur les questions de défense et des forces canadiennes, l'épine dorsale du texte n'en demeure pas moins l'histoire politique du Canada, telle que voulue, sans doute, par les éditeurs de la série. Ainsi, ce livre pourrait facilement servir de guide à l'histoire politique d'après 1867.

Le texte est truffé de capsules biographiques ou narratives, très intéressantes et très instructives, extraites de ses nombreuses publications ou de celles d'autres auteurs dont les ouvrages sont d'ailleurs mentionnés en bibliographie. J'ai été frappé surtout par le résumé de la campagne du Nord-Ouest (p. 25), l'exposé sur le ministre Frederick W. Borden, qu'il considère «perhaps the most important peacetime defence minister Canada has had» (p. 35), les réalités de la Première Guerre mondiale (p. 65) et les rôles de la marine, de l'aviation et de l'armée durant la Deuxième Guerre mondiale (pp. 128-132, 132-137, 137-149). Cette technique, toute valable qu'elle soit, a des faiblesses. Surtout lorsqu'on emprunte à des sources externes sans en avoir exercé une critique trop serrée. Ainsi, on retrouve, à la p. 135, que la production allemande durant la Deuxième Guerre n'avait été réduite que de 1,2 p.c. suite aux bombardements aériens alliés. J'avais pourtant relevé cette erreur grossière dans un compte rendu publié dans la RHAF (déc. 1977: 430) après avoir vérifié le renvoi des auteurs de *Out of the Shadows* (Douglas et Greenhouse). Il aurait fallu lire 54,2 p.c., ce qui mène à une tout autre conclusion.

L'auteur avoue lui-même que son livre comporte certaines omissions, faute de recherches plus complètes, mais aussi par manque d'espace et par choix personnel. Une telle sélection est pardonnable puisqu'elle est commune à tous les historiens. Pourtant je suis resté sur ma faim, surtout en ce qui concerne son attitude envers les Canadiens français et les Québécois. Il a beau décrier «les deux solitudes» (p. 194), mais il rate une excellente occasion de se faire le protagoniste de la même ouverture d'esprit qu'il a démontrée comme invité d'honneur au colloque de l'IHAF tenu à l'UQAM en octobre dernier. Ainsi lorsqu'il considère les travaux de J.L. Granatstein sur la conscription (*Broken Promises*), et de Jean-Yves Gravel sur *Les Québécois et la guerre*, comme étant «partisans» (p. 201), peut-on vraiment espérer une évolution dans la pensée des historiens militaires anglophones qui attendent avec impatience, semble-t-il, le travail quantitatif de notre collègue de bureau, Jean-Pierre Gagnon (p. 4).

Connaissant les attaches de l'auteur au NPD, on peut comprendre son affabilité envers le «vieux pacifiste» J.S. Woodsworth, mais on décele aussi une émotivité mal cachée chaque fois qu'il parle des Québécois en général et de certains politiciens en particulier, tels Ernest Lapointe et Pierre-Arthur Cardin. Il loupe l'occasion d'exposer l'absence notoire de bilinguisme au sein de la Milice avant la Deuxième Guerre, et spécialement au Royal Military College, qui, au fond, fut la

cause première de la pénurie d'officiers francophones qualifiés. En fait, pouvait-on s'attendre à ce que les francophones démontrent un grand enthousiasme à servir, dans une langue étrangère, au sein d'une institution à vocation nationale? On peut se poser une autre question: les anglophones auraient-ils consenti à servir en français dans une armée francophone s'ils avaient été en minorité? La soi-disant inconstitutionnalité de la loi 101 au Québec nous indique clairement la réponse, lorsqu'on sait qu'il n'existe aucun instrument semblable dans les autres provinces pour les forcer à donner justice aux francophones hors Québec.

Parlons aussi un peu de la mauvaise administration de la Milice par les politiciens et les généraux, très bien expliquée aux pp. 43, 67, 68, 70, 71, 80, etc. Comment peut-on encore continuer à invoquer comme injuste le fait que les Canadiens français n'aient pas voulu servir dans une armée «étrangère» et si mal administrée?... à moins qu'elle n'ait été mal administrée que pour les anglophones. Henri Bourassa avait vu juste, en fin de compte, et j'ai été frappé par le fait que ses idées pendant la Première Guerre ressemblaient étrangement à celles de C.D. Howe pendant la Deuxième. Bourassa, homme d'idée, et Howe, homme d'action. Différence fondamentale, me dira-t-on, bien que les seuls défauts de Bourassa semblent avoir été sa précocité et sa langue.

L'emploi excessif du mot anglais *nation* est aussi à déplorer. Il est temps, je crois, qu'on utilise aussi les expressions *country*, *state*, *society* et *nationality* lorsqu'elles s'imposent. Enfin, les réviseurs du texte nous ont transmis quelques coquilles typographiques: Joliet devrait se lire Joliette (p. 49). On écrit Mgr Bégin, et non Bêgin (p. 72); *laissez-faire*, plutôt que *laisser-faire* (Concise Oxford) (p. 83); le 12e Régiment blindé du Canada, non le 14e (p. 193). De même, l'auteur parle de 800 zouaves (p. 29) alors que René Hardy n'en compte que 503 dont à peine 388 se sont rendus à Rome.

En somme, ce «cours d'histoire canadienne de la guerre» très dense, très touffu, ne se lit pas «les pieds au chaud, dans une soirée». Malgré les quelques inconsistances que nous y avons relevées, il servira de *vademecum* aux spécialistes en politique de défense et aux mordus d'histoire militaire.